

La mort en partage ?

Sarcophages et identités dans les colonies grecques de Sicile archaïque

Julie Delamard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/417>

DOI : 10.4000/mondesanciens.417

ISSN : 2107-0199

Éditeur

UMR 8210 Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

Référence électronique

Julie Delamard, « La mort en partage ? », *Cahiers « Mondes anciens »* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 20 juillet 2011, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/417> ; DOI : 10.4000/mondesanciens.417

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.



Les *Cahiers « Mondes Anciens »* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La mort en partage ?

Sarcophages et identités dans les colonies grecques de Sicile archaïque

Julie Delamard

- 1 Selon Thucydide (VI, 1-5), la Sicile des temps anciens faisait déjà figure de carrefour de civilisations et de mosaïque de populations, puisque s'y seraient côtoyés depuis des siècles les peuples élymes, sicules et sicanes, ainsi que des Puniqes et des Hellènes plus tard venus. Les *apoikiai* fondées par ces derniers à partir du VIII^e siècle av. n.è. avaient pour métropoles différentes régions de Grèce propre. Ceci ajoute à la complexité – à la richesse également – des relations entre communautés et des phénomènes d'identification ou de distinction auxquelles ces relations ont donné lieu.
- 2 Les usages liés à la mort imbriquent des références collectives et des formes d'expression individuelle ; leurs traces matérielles n'en sont que plus délicates à interpréter en termes ethniques et identitaires. Néanmoins, l'étude des supports physiques des pratiques funéraires permet d'aborder divers enjeux sociaux et culturels de l'histoire des communautés du monde hellénique. Les individus que les sources écrites désignent comme doriens, eubéens ou barbares se préparaient-ils différemment à cet horizon commun de la mort ? Quels éléments et quels critères prévalaient dans le choix des formes rituelles et des manifestations matérielles qui accompagnaient la disparition de l'individu et l'adieu que lui réservaient ses proches ?
- 3 Dans cette perspective, le réceptacle funéraire comme espace dévolu au mort par le groupe qui le prend en charge apparaît-il comme un lieu physique et symbolique traversé de multiples dynamiques sociales, politiques et/ou culturelles, ou bien est-il le support de l'affirmation d'un « soi » explicite et homogène, c'est-à-dire d'une identité clairement formulée ? Et si tel est le cas, de quel type d'identité s'agit-il, quel plan d'autoreprésentation est mobilisé ?
- 4 Nous nous proposons d'explorer cette thématique à partir du cas des sarcophages, en retenant le sens le plus large du terme, c'est-à-dire celui de réceptacle funéraire pouvant abriter un corps allongé¹, afin d'en étudier différentes variantes et adaptations. Les *apoikiai* dont il va être plus spécifiquement question fournissent un échantillon varié des implantations helléniques de l'époque dite archaïque – entre le milieu du VIII^e siècle et la

fin du VI^e siècle av. n.è. Il s'agit, dans l'ordre chronologique de leur fondation, de Syracuse, Mégara Hyblaea, Géla, Himère et Camarine. Toutefois, certaines des sépultures qui seront évoquées datent du V^e siècle av. n.è. ; nous espérons montrer que cet empilement sur la période dite classique est également significatif.

Le sarcophage, mangeur de chair et marqueur de statut

Définition et origines

- 5 L'usage de réceptacles funéraires n'est pas une coutume proprement grecque, mais elle n'est pas pour autant généralisée dans le monde antique, ni même à travers les régions grecques. Les premiers exemplaires apparaissent sur les sites minoens de Crète, par exemple à Haghia Triada. Ils consistent en baignoires *renversées* sur le corps, donc a priori *remployées* à cet effet. Ils remplissent la même fonction que les fragments de vases et autres artefacts qui protègent le corps du défunt indépendamment de leur destination première (GINOUVÈS 1962, p. 29, n. 1 et p. 244). Par la suite, l'usage de réceptacles spécifiquement funéraires se développe sur les sites minoens et mycéniens. Il ne s'agit plus d'objets du quotidien détournés de leur fonction initiale, mais leur forme de caisse semble tout de même reproduire l'aspect des coffres utilisés en contexte domestique (H ÄGG et SIEURIN 1982, p. 177). À partir de l'époque archaïque de tels objets sont particulièrement représentés en Sicile (GINOUVÈS 1962, p. 32 sq.) et leur typologie s'étoffe ; certains exemplaires présentent cependant une forme de baignoire ou de coffret jusqu'à une époque tardive, comme le montrent les exemplaires archaïques conservés dans la cour du Musée Salinas à Palerme et ceux, d'époque classique, découverts à Agrigente, Mégara Hyblaea, Géla et Camarine².
- 6 Les auteurs anciens employaient, pour évoquer les tombes aussi bien que les contenants qui pouvaient y être placés, un vocabulaire relativement imprécis bien que varié (M ARIAUD 2007, p. 15-20 et FRÖHLICH 2005, p. 720). L'usage moderne consiste à traduire les termes grecs de *thèkè*, *larnax* et surtout *sôros*, par « cercueil » ; or, le mot *sarcophagos* apparaît pour la première fois, au sens large de « réceptacle funéraire », chez Juvénal (X, 176) qui le transcrit du grec au latin. Toutefois, selon Pollux (X, 150), le terme pouvait désigner dès l'époque de Platon un cercueil de pierre et Pline l'Ancien (XXXVI, 131, et II, 211) indique qu'il s'agissait d'un adjectif qualifiant un certain type de pierre venu de Troade, ayant la propriété de consumer les chairs (DAREMBERG & SAGLIO 1873, p. 1065). Pour les Grecs des périodes archaïque et classique, c'est donc la notion de réceptacle funéraire qui importe ; les distinctions typologiques et les raffinements esthétiques n'y définissent que des variantes. De nos jours, le terme « sarcophage » est réservé aux contenants faits de matériaux non périssables et/ou qui présentent un caractère monumental en raison de leur taille ou de leurs ornements. Nous pourrions préciser qu'un corps peut être placé dans un réceptacle unique, appelé alors « cercueil » ou « sarcophage », mais dans le cas d'une déposition utilisant deux réceptacles, le « cercueil » est placé dans le « sarcophage » et non l'inverse.
- 7 Pour anecdotique qu'elle soit, l'image d'un conteneur « mangeur de chair » présente l'avantage de souligner que le sarcophage ne se définit pas tant par une fonction concrète de conservation du cadavre – puisqu'il était concevable que le contenant contribue à la

destruction du corps –, que par sa participation au rituel, c'est-à-dire à l'ensemble des traitements symboliques et non strictement physiques, que le défunt subit pour accompagner son passage dans l'au-delà.

- 8 Le sarcophage n'est donc pas un objet anodin, dont la fonction imposerait un certain nombre de contraintes formelles interprétables seulement en termes utilitaires ; tout en gardant à l'esprit la diversité des pratiques funéraires et des modes de sépulture, il nous semble que l'usage de ce type d'objets reflète des choix conscients, qui ont des implications sociales, des répercussions concrètes – économiques par exemple, par le biais du processus de leur production – et un sens en termes d'identités collectives. Pour autant ce sens n'est pas figé ; au contraire, ses éventuelles variations permettent d'en affiner l'analyse, de même que les variantes d'un même type contribuent à préciser la définition de celui-ci.

Typologie

- 9 La gamme des sarcophages connus est vaste³ : pour ce qui est du matériau, les plus anciens qui ont été retrouvés sont en pierre et d'un seul tenant. D'autres, plus tardifs, sont en terre cuite et peuvent être constitués de plusieurs pièces, certains enfin sont en bois : dans les régions pontiques en effet, on trouve des réceptacles en bois très ouvragés, datés en général des v^e et iv^e siècles av. n.è.
- 10 On a souvent argué, pour expliquer le choix de tel ou tel matériau, de l'accessibilité ou du coût de celui-ci ; pourtant, l'étude des sarcophages pontiques montre qu'ils étaient quasi-systématiquement fabriqués à partir d'essences importées ou qui étaient très rares dans les régions concernées (VAULINA et WASOWICZ 1974, p. 23 et n. 17-19). À l'inverse, on a retrouvé en Sicile – dans certaines tombes à fosse de la nécropole archaïque de Camarine par exemple (COSTANTINI 1983 et PELAGATTI *et al.* 2006, p. 56-62) – des traces de contenants dotés de couvercles en bois, parfois décorés, mais pas d'exemplaire équivalent aux sarcophages pontiques : il y a donc un choix formel et stylistique, qui se porte dans cette région vers les réceptacles en pierre et en terre cuite.
- 11 Au-delà de la matière première, se pose la question des savoir-faire techniques : la confection de « caisses » avoisinant ou atteignant parfois les 2,3 m de longueur en une seule pièce (tombe n° 670 de la nécropole de Fusco à Syracuse, fouillée par ORSI 1915, p. 182), suppose une excellente maîtrise de la taille de la pierre ou implique de disposer des fours et des compétences permettant la cuisson de tels éléments lorsqu'ils sont en terre cuite. Dans l'hypothèse où ces objets auraient été importés, la question de leur transport soulève elle aussi certaines difficultés. Plus généralement, cet aspect rejoint les problèmes de transfert des modèles esthétiques et techniques mais aussi de circulation des artisans dans le monde méditerranéen archaïque. *In fine*, cela renvoie à la question de la composition des populations des *apoikiai*, ou du moins à celle des modèles auxquels ces populations se référaient, au point de mobiliser parfois d'importants moyens techniques et financiers pour les mettre en œuvre.
- 12 La décoration des sarcophages enrichit elle aussi leur typologie et jouait certainement un rôle dans la définition de leur valeur marchande et symbolique. Or, si on envisage le cadre du rite funéraire, il faut souligner l'importance des modes de présentation du corps mais aussi de représentation de la personne sociale du défunt que permettaient les sarcophages. Ainsi, pour les exemplaires de Sicile datés de l'époque classique, les frises,

les moulures et les décorations ne se trouvent pas seulement à l'extérieur ; elles ornent parfois l'intérieur des sarcophages, mais elles sont alors limitées aux rebords. On peut émettre l'hypothèse qu'il s'agit là des parties de l'objet les plus visibles parce que le réceptacle restait ouvert pendant tout ou partie du rituel (WASOWICZ 1980, p. 2101). De plus, la présence de colonnettes à l'intérieur de toute une série de sarcophages, tels que ceux qui sont exposés au musée de Camarine, suggère que l'on pouvait faire reposer une civière sur leurs chapiteaux, le sarcophage servant alors de catafalque – peut-être au cours de la *prothésis*. Enfin, il est possible que les parois aient été ornées d'appliques, en bois par exemple, qui auraient disparu depuis (VAULINA et WASOWICZ 1974, p. 33 et 58-68). De même, certaines scènes peintes sur des vases suggèrent qu'un tissu ou une pièce de fourrure pouvaient être drapés autour du sarcophage (*eaedem*, p. 34 et DAREMBERG et SAGLIO, fig. 3346, p. 1378). Bien des données nous échappent donc, qui seraient autant de compléments utiles à la typologie et à la compréhension de leur usage.

- 13 Toujours est-il que la rareté du matériau et la difficulté de la facture accroissaient d'autant la valeur de l'objet et renforçaient ainsi le prestige qui pouvait s'y attacher en comparaison des autres types de sépultures qui existaient par ailleurs. L'examen des données disponibles pour Syracuse et Mégara Hyblaea éclaire les facteurs de tels choix.

Les élites des *apoikiai* : *agôn*, distinction sociale et origine ethnique

Gamoroi et *pacheis*

- 14 Syracuse fut fondée en 734 av. n.è. selon Thucydide ; ses fondateurs seraient des Doriens venus de Corinthe avec Archias, issu de la branche cadette des Bacchiades, puis rejoints, selon certaines sources, par des Mégariens recueillis en Italie du Sud, au cap Zéphyrion. Toujours selon Thucydide, la fondation de Mégara Hyblaea remonte à 729 av. n.è. ; les données archéologiques indiquent une date proche de celle des débuts de Syracuse. Ses fondateurs seraient Lamis de Mégare, ainsi que des Chalcidiens de Leontinoi et des Doriens de Naxos. Géla, quant à elle, fut fondée en 689-688 av. n.è. par des Rhodiens et des Crétois ; elle accrut sa puissance au cours des VII^e et VI^e siècles av. n.è. jusqu'à menacer Syracuse, sous le règne d'Hippocrate. C'est à son successeur, Gélon, qu'il revint de prendre Syracuse en 486 av. n.è., d'y transférer le siège de son pouvoir et de détruire Mégara Hyblaea trois ans plus tard.
- 15 À Syracuse il a été constaté dans la nécropole de Fusco une nette prévalence des inhumations en sarcophage monolithique pendant toute la période archaïque ; en l'état actuel des fouilles publiées, elles représentent 28 à 29 % des sépultures datées des VIII^e-VI^e siècles av. n.è. ; selon les secteurs fouillés, les différents types de « caisses » constituées de plusieurs éléments lithiques ou céramiques représentent 1 à 5 % du total et les sépultures en fosses, 34 à 65 % (ORSI 1893, 1895). La nécropole méridionale de Mégara Hyblaea, qui a été utilisée durant toute la durée d'existence de la cité, a livré 5 % de sépultures en sarcophages monolithiques, et 13 % de tombes creusées en pleine terre. Mireille CÉBEILLAC-GERVASONI (1978, p. 596) souligne que d'une manière générale, les tombes qui peuvent être qualifiées de pauvres – en raison des objets ou des techniques qu'elles mobilisent – représentent 89 % du total. En revanche dans la nécropole occidentale fouillée par Paolo Orsi, dont la fréquentation est datée entre le premier quart

du VII^e siècle av. n.è. et les débuts du V^e siècle av. n.è., les sarcophages comptent pour 36 % des 344 sépultures étudiées ; aux exemplaires strictement monolithiques on peut ajouter les « caisses », qui représentent ici 9,3 % du total. On remarque que seules 1 % des sépultures étaient en pleine terre (CÉBEILLAC-GERVASONI 1975, p. 14 et 1978, p. 596). L'hypothèse retenue par les fouilleurs est celle d'un regroupement des sépultures des individus les plus aisés dans cette nécropole occidentale ; la grande majorité des sépultures de ces personnes mobilisait donc des sarcophages, ou d'autres types de réceptacles funéraires : caisses constituées d'éléments lithiques ou céramiques, ou encore tuiles incurvées de grande taille.

- 16 Selon un célèbre passage d'Hérodote (VII, 156), de profondes divisions au sein du corps social des cités de Sicile orientale auraient facilité les menées de Gélon. Il serait abusif d'assigner à partir de cette seule tradition l'usage des sarcophages monolithiques et autres réceptacles funéraires de taille ou de facture remarquable aux « gros » (*pacheis*) de Mégara Hyblaea, aux *gamoroi* de Syracuse ou à leurs pairs des différentes cités de Sicile. Cependant l'idée d'une hiérarchie sociale marquée, accentuée par l'enrichissement de certains au tournant des VII^e-VI^e siècles av. n.è. et potentiellement source de conflits à l'intérieur de la communauté, est un « fil rouge » de l'historiographie moderne touchant à Syracuse, mais aussi des études qui concernent plus généralement les manœuvres politiques et militaires des tyrans de Sicile de cette période³. L'usage des sarcophages monolithiques peut donc être analysé à la lumière de ces tensions sociales au sein de la classe dirigeante et des travaux récents sur les rapports entre luxe, rituel funéraire et pratiques de reconnaissance sociale (DUPLOUY 2006) liées à l'*habrosunè* dans les sociétés archaïques⁴.
- 17 Gillian Shepherd a proposé une analyse comparée des pratiques funéraires syracusaines et mégariennes qui fournit d'utiles points de départ pour débattre du sujet. Elle souligne l'évolution qui voit, à Syracuse, le nombre des sarcophages monolithiques diminuer au cours des VII^e-VI^e siècles av. n.è., sans pour autant que ce type de sépulture disparaisse ; ainsi dans la partie de la nécropole de Fusco fouillée en 1914-1915, seuls 2 sarcophages monolithiques ont été retrouvés parmi les 94 tombes étudiées et qui sont datées en grande majorité des V^e-IV^e siècles av. n.è. (ORSI 1915). Or les exemplaires les plus tardifs comportent des éléments de décor plus fréquents et plus variés que les sarcophages plus anciens (SHEPHERD à paraître, p. 4)⁵ ; la sépulture n° 670 fouillée par Paolo ORSI (1915, p. 182) en fournit un exemple. L'usage des sarcophages monolithiques deviendrait alors l'apanage d'une élite au sein de la cité. On peut ajouter que cette diminution intervient au moment où, selon Vania GHEZZI (2002, p. 122-124), les *gamoroi* ont pu se sentir concurrencés socialement, économiquement et politiquement par d'autres groupes sociaux récemment enrichis ; ils auraient alors édicté des lois somptuaires afin de limiter l'ostentation des objets de luxe. Diodore (XI, 38, 2) évoque ainsi les lois restreignant le luxe des funérailles qui étaient en vigueur à Syracuse au moment du règne de Gélon. De fait, les tombes datées du V^e siècle av. n.è. qui ont été retrouvées à Fusco contiennent un mobilier très limité, décrit par Paolo ORSI (1915, p. 183) comme « austère », en dépit de la richesse de la cité à cette époque ; les sarcophages monolithiques comptent alors pour 2,12 % sépultures. En ce qui concerne l'évolution des pratiques à Mégara Hyblaea, l'usage du sarcophage monolithique se développe à partir du VII^e siècle av. n.è. et non dès les origines de la cité, avec cette particularité que les sarcophages ne sont presque jamais accompagnés de mobilier, même dans le cas des tombes intactes (CÉBEILLAC-GERVASONI 1975, p. 14).

- 18 À Syracuse comme à Mégara Hyblaea, il existe des pratiques funéraires distinctives mises en œuvre par les couches aisées de la population ; mais les temporalités en sont différentes, et peut-être significatives. Dès lors, on peut s'interroger sur les motifs de l'adoption ou de l'abandon de ces pratiques.

L'inhumation en sarcophage, une pratique héritée ?

- 19 Des sarcophages monolithiques récemment retrouvés à Corinthe ont confirmé que ce type de sépulture y avait été adopté de façon relativement courante à partir de la seconde moitié du VIII^e siècle av. n.è., c'est-à-dire au moment des fondations de Syracuse, sa colonie, et de Mégara Hyblaea (PFAFF 2007, p. 443-537). L'usage des sarcophages, comme réminiscence d'une pratique propre à leur métropole, a pu servir de marqueur du statut social des défunts ; ceci accrédi terait pour Syracuse l'hypothèse selon laquelle les descendants des premiers colons bénéficiaient d'un statut privilégié (FROLOV 1995, p. 77 et n. 12.) ou, plus vraisemblablement, que l'oligarchie au pouvoir se présentait comme étant issue de cette souche originelle (LURAGHI 1994 p. 284-286) et cultivait les marques de cette ascendance. La fidélité à une tradition métropolitaine pourrait ensuite avoir été renforcée par le besoin de se distinguer de l'afflux de Ioniens qui fuyaient les Perses à partir de la moitié du VI^e siècle av. n.è. (GHEZZI 2002, p. 122).
- 20 Toutefois, à Corinthe, les corps étaient le plus souvent inhumés en position contractée, dans des réceptacles de dimensions réduites. On constate en réalité à Syracuse une nette divergence par rapport aux pratiques corinthiennes dès les premières années d'existence de la colonie : les corps des défunts y sont toujours étendus, on retrouve parfois des traces de cercueils de bois qui n'étaient jamais utilisés à Corinthe, ainsi qu'une pratique très fréquente de l'*enchytrismos* pour les sépultures infantiles, alors qu'elle est tout à fait rare à Corinthe (SHEPHERD 1995, p. 52-54). Quant à Mégara Hyblaea, ce n'est qu'environ un siècle après sa fondation que les habitants adoptent à une large échelle l'inhumation en sarcophage monolithique qui était connue, mais peu pratiquée, dans les nécropoles de Mégare en Grèce. Il faudrait donc admettre que trois à quatre générations après la fondation par des contingents venus, en réalité, de différents horizons (GRAS *et al.* 2004, p. 551 *sqq.*), les habitants de Mégara Hyblaea – du moins ceux qui avaient accès aux nécropoles – auraient soudainement et majoritairement adopté une pratique rituelle héritée de l'une de leurs métropoles. Plus généralement, on a remarqué dans les sépultures des Grecs d'Occident la présence régulière de sarcophages, même lorsque les fondateurs venaient de cités dépourvues de cette tradition funéraire (SNODGRASS 1971, p. 176).
- 21 C'est donc bien en Sicile et dans un contexte sicilien qu'il faut rechercher les raisons de l'adoption du sarcophage comme mode d'inhumation.

Émulation et compétition entre Grecs. Le sarcophage disputé ?

Syracuse, Mégara Hyblaea et Géla : des évolutions contrastées

- 22 À Mégara Hyblaea, la nécropole Nord ainsi qu'un ensemble funéraire situé le long de la route qui relie la cité à la nécropole Sud abritent de très riches tombes monumentales

datées de la fin du VI^e et du début du V^e siècle av. n.è. Elles diffèrent des autres sépultures en raison de leur structure, de leur mobilier – qui inclut des armes – et de leur orientation ; ces éléments laissent à penser qu’elles appartenaient à une élite sociale qui diversifiait de manière inédite les signes distinctifs (CEBEILLAC-GERVASONI 1975, p. 7-8, 12 et 17-18 et 1978, p. 588 et 596).

- 23 La comparaison des données issues des nécropoles de Syracuse et de Mégara Hyblaea montre donc qu’il s’y produit une évolution parallèle vers ce qu’on pourrait appeler, à la suite de Gillian SHEPHERD (à paraître, p. 5) et au prix de quelques néologismes « un système funéraire bipolaire ». Chaque cité présente une pratique largement majoritaire et une autre, minoritaire ; cependant, la place du sarcophage monolithique dans le système funéraire de l’une et l’autre cité est inversée : à partir du VI^e siècle av. n.è., les Mégariens de Sicile avaient assez largement recours à ce type de sépulture, les tombes à hypogée constituant la pratique minoritaire et potentiellement élitaires, tandis qu’une majorité de Syracusains étaient inhumés dans des tombes à fosse et que seule une petite partie d’entre eux l’était dans des sarcophages monolithiques.
- 24 Le contraste est d’autant plus frappant si on compare l’évolution des pratiques de ces deux cités avec celle de Géla. La tradition rhodo-crétoise en partie transmise à Géla par ses fondateurs consistait en crémations primaires et secondaires. Cependant, et malgré les difficultés d’approvisionnement en pierre de taille dans cette région, les sarcophages monolithiques, qui plus est de taille imposante, y sont utilisés dès le VII^e siècle av. n.è. On leur préfère ensuite à partir de 500 av. n.è. de grands sarcophages de terre cuite, appelés *bauli*, qui présentent des formes particulièrement ouvragées et deviennent des réceptacles funéraires particulièrement en faveur sous la dynastie des Deinoménides ; sur les 198 sépultures fouillées entre 1900 et 1905, P. ORSI (1906) relevait 77 *bauli* soit 39 % du total. Or, il s’agit d’une période de prospérité économique pour la cité et au vu du mobilier qui leur est associé, les *bauli* étaient vraisemblablement utilisés par les individus les plus aisés (ORSI 1904, col. 937). On ne peut donc totalement retenir l’argument du moindre coût des sarcophages de terre cuite par rapport aux sarcophages monolithiques pour expliquer la diffusion des uns et l’abandon des autres⁶.
- 25 Une logique de distinction sociale peut donc rendre compte de l’adoption du sarcophage par certains groupes d’individus à l’échelle interne, celle de la cité, mais il ne suffit pas à expliquer les particularités qui ressortent de l’analyse des données funéraires lorsqu’on élargit les échelles chronologique et géographique.

Syracuse, Mégara Hyblaea et Géla : des dynamiques affrontées / opposées et des logiques d’affrontement ?

- 26 Ces particularités trouvent une cohérence si on les interprète dans le cadre de la *peer polity interaction*. Gillian SHEPHERD reprend cette expression proposée par Colin RENFREW pour décrire le phénomène d’interaction entre des entités politiques autonomes – les cités, *polities* – donnant lieu à des traits spécifiques – les « homologues structurelles » – commun(e)s à ces cités (RENFREW et CHERRY 1986, p. 7-8). Dans le cas de la Sicile orientale, on peut envisager que l’émulation entre cités rivales ait stimulé l’usage ostentatoire de réceptacles funéraires marqués par une surenchère en termes de taille et d’ornementation : les Mégariens auraient fait de la sépulture de leurs riches voisins syracusains leur lot commun, les élites adoptant alors une forme de sépulture

monumentale propre à les distinguer par rapport à leurs concitoyens mais aussi vis-à-vis de leurs pairs syracusains. De leur côté, les élites syracusaines auraient abandonné les sarcophages simples et communément utilisés au profit de versions plus décorées. En revanche, l'abandon par Géla du sarcophage monolithique et l'émergence parmi ses sépultures d'un nouveau type de sarcophages correspondent au moment de sa plus grande suprématie sur la région. On pourrait suggérer que la « compétition » avec les cités voisines était peut-être désormais caduque, ou qu'elle ne s'opérait plus selon les mêmes termes – la création d'une nouvelle tradition funéraire rendant plus éclatant encore un prestige incontesté.

- 27 Or, les divisions internes aux cités telles que suggérées par Hérodote ont été interprétées en termes non seulement sociaux, mais aussi ethniques : les colonies grecques auraient compté parmi leur population une part non négligeable de non-Grecs et/ou de « mixhellènes », dont il est tentant de rechercher des traces archéologiques (ALBANESE P ROCELLI 1997, p. 510-520 ; LEIGHTON 1999 et ROBU 2006).

Entre Grecs et non-Grecs. Le funéraire, domaine d'échanges et espace partagé ?

Un espace partagé ?

- 28 Au nombre des spécificités siciliennes on relève l'association de l'usage des sarcophages monolithiques avec la pratique des sépultures multiples (SHEPHERD 2005, p. 118-120). Celle-ci n'est pas inconnue, mais elle est rare en Grèce propre. En revanche, elle est largement attestée sur les sites indigènes de Sicile, où l'on retrouve des tombes à chambre taillées dans la roche et spécifiquement prévues pour recevoir les corps de plusieurs individus, c'est-à-dire pour des sépultures dites « collectives ». Sur les sites grecs de Sicile, les cas d'inhumations multiples sont relativement fréquents, mais ils n'y prennent pas la forme de tombes spécifiquement construites pour plus d'un occupant : il s'agit plutôt de dépositions multiples, rarement collectives, dans des réceptacles individuels. Alors qu'il n'est pas attesté à Corinthe, ce genre de sépultures représente à Syracuse, selon Gillian SHEPHERD (2005, p. 116-120), environ 14 % du total jusqu'au début du VI^e siècle av. n.è. À Mégara Hyblaea, le phénomène se développe au tournant des VII^e et VI^e siècles av. n.è., avant de disparaître, comme à Syracuse, au cours du VI^e siècle av. n.è. Enfin ce type de sépulture est présent à Géla, mais en proportion nettement plus réduite et il disparaît avec les sarcophages monolithiques auxquels il était quasi-exclusivement associé (BONANNO 1998, p. 17-18).
- 29 Faut-il en conclure que les individus inhumés de cette façon étaient indigènes ou d'origine indigène et qu'ils réalisaient ainsi une sorte de syncrétisme des pratiques funéraires qui leur étaient familières ? Il se trouve que dans la plupart des tombes le reste du dispositif funéraire est de type hellénique et qu'il est par ailleurs peu probable que des indigènes aient eu une position socialement éminente dans les premiers temps des *apoikiai*. Ces sépultures pourraient attester « l'infusion » de pratiques sikèles en milieu grec, le sarcophage faisant figure de modèle réduit des chambres prévues chez les indigènes pour les dépositions collectives...mais dans ce cas, il serait plus vraisemblable que ces pratiques se développent sur le long terme et non dès les premiers temps, lorsque les pratiques funéraires sont plus susceptibles d'être fraîchement importées de Grèce

propre. On pourrait enfin évoquer, avec toute la prudence nécessaire, les traditions rapportées par Thucydide à propos des fondations de Sicile orientale : si l'un des mythes fondateurs de Mégara Hyblaea valorisait l'hospitalité offerte par les indigènes aux premiers colons, la tradition syracusaine en revanche voulait que les Grecs aient violemment délogé les Sikèles de l'îlot d'Ortygie (Thucydide VI, 3,1-4,2).

- 30 Selon Gillian SHEPHERD (2005, p. 116-120), il est plus vraisemblable de penser que ces pratiques funéraires correspondent à un moment de hiérarchisation interne des sociétés grecques de Sicile et à la nécessité pour les individus d'affirmer leur appartenance à tel ou tel de ces groupes⁷. De cette hypothèse, nous retenons que le caractère distinctif des sarcophages dans les nécropoles de Sicile pouvait effectivement faire jouer des références ethniques, mais sans que d'hypothétiques influences culturelles prennent systématiquement le pas sur les dynamiques internes aux sociétés grecques. Cette réflexion nous semble représentative des évolutions de l'historiographie récente sur ce type de sujet : depuis les théories attributionnistes et diffusionnistes qui cherchaient à faire coïncider l'appartenance ethnique des individus et les caractéristiques typologiques et stylistiques des objets, des interprétations plus sociologiques de ceux-ci ont été avancées, jusqu'à ce que soit récemment promue une vision relativiste et localisée à l'extrême des commentaires possibles de la culture matérielle. Cette approche a l'avantage de souligner l'importance des contextes pour la formulation de toute analyse, mais ses multiples nuances contribuent également à décourager la compréhension des phénomènes collectifs et à brouiller le dessin de toute séquence historique.

Objets d'échanges et échanges de modèles ?

- 31 Pour autant, les échanges avaient bel et bien lieu ; ainsi à Himère, plusieurs *enchytrismoï* retrouvés dans la nécropole de Pestavecchia utilisaient de grands vases de stockage non-grecs, issus du commerce prospère que la cité entretenait avec les centres indigènes de son arrière-pays (VASSALLO 2006, p. 40).
- 32 Le cas des sarcophages de terre cuite de Géla est quant à lui représentatif de l'autre terme de l'échange. En effet, dans l'arrière-pays de l'*apoikia* ainsi que le long des voies de pénétration liées à Géla ou Agrigente, plusieurs centres indigènes ont livré des sarcophages similaires aux exemplaires géloens quoique de forme souvent plus simple et de production locale⁸. Il nous semble que deux types de centres se dessinent : le premier groupe rassemble les sites tels que Monte Bubbonia ou Sabucina, qui étaient en relation avec Géla dès la deuxième moitié du VII^e siècle av. n.è. et qui devinrent des forteresses ou des colonies géloennes à partir de la moitié du VI^e siècle av. n.è. On y retrouve des sarcophages de terre cuite datés de la fin du VI^e siècle av. n.è., dont on considère qu'ils ont été importés par les Grecs installés à cet endroit. Le second ensemble concerne les sites comme Terravecchia di Cuti, Grammichele, Butera, Montagna di Marzo ou encore Morgantina. Ceux-ci sont plus éloignés de Géla et même lorsqu'ils ont entretenu des relations suivies avec cette dernière – c'est le cas par exemple de Butera et Morgantina – on n'y retrouve pas de sarcophage de terre cuite avant la fin du V^e siècle av. n.è.
- 33 Ces données pourraient être lues comme la traduction matérielle des progrès de « l'hellénisation » dans la région, mais l'historiographie récente a montré que ce concept peut être dépassé au profit de celui d'« interactions » et qu'il importe de ne pas sous-estimer les dynamiques propres aux communautés non-grecques⁹. Ainsi Morgantina est souvent citée comme exemple de centre où les traces de la coexistence de deux cultures –

grecque et non-grecque – sont bien plus nombreuses et variées que dans d'autres sites proches (LYONS 1996). À une échelle plus vaste, force est de constater que les traces archéologiquement repérables des cultures indigènes de Sicile connaissent une mutation au milieu du ^v^e siècle av. n.è. : définitivement altérées dans leurs expressions traditionnelles, ce sont sous des formes hellènes réappropriées qu'elles se manifestent ensuite¹⁰. Pourtant, les indigènes de l'époque classique parviennent à porter des revendications fortes et à être identifiés comme Sikèles, par exemple au moment de la grande révolte de Douketios, dans les années 450 av. n.è.

Vers une identité sicéliote ?

- 34 La production de sarcophages de terre cuite d'une seule pièce est pratiquement absente de Grèce propre, à l'exception des régions du Nord (la Macédoine, la Thrace), de Rhodes et de quelques localités d'Asie Mineure. En conséquence, on a souvent lié l'essor de l'inhumation en sarcophage de terre cuite en Sicile à une « influence » ionienne et même plus ou moins directement, orientale (ORSI 1906, col. 528-530 ; BONANNO 1998, p. 18 et 240 sq.). Or, il est avéré qu'une fois implantée la technique de la cuisson des caisses de terre cuite, les centres de production ont proliféré avant de connaître, pour certains, une longévité de plusieurs siècles. Il faut cependant souligner que cette production ne commença qu'à partir du ^{vi}^e siècle av. n.è. Là encore, les interprétations purement diffusionnistes ne semblent pas satisfaisantes.

L'exemple de Camarine

- 35 Camarine est dite « dorienne », car Thucydide (VI, 5, 3) nous dit qu'elle fut fondée en 598 av. n.è. par Syracuse ; détruite par Gélon au même moment que Mégara Hyblaea, elle fut refondée en 461 av. n.è. par les Géloens selon Diodore (XI, 76, 5).
- 36 La nécropole archaïque de Rifriscolaro a fourni un échantillon de 1698 sépultures dont 56,7 % sont en fosse, 34,8 % en amphores et en *pithoi*, et 8,5 % consistent en structures lithiques ou céramiques (PELAGATTI *et al.* 2006, p. 60-61, fig. 20) ; parmi ces dernières on distingue les sarcophages de pierre (4,9 % du total), les différents types de « caisses » construites au moyen d'éléments lithiques ou céramiques (1,9 %), les sépultures *a cappuccina*, c'est-à-dire protégées par de grandes tuiles plates appuyées l'une contre l'autre de façon à former deux versants (1,4 %) et enfin les sarcophages de terre cuite (0,3 %).
- 37 Or ce dernier type de sépulture se développe à partir du 2^{ème} quart du ^v^e siècle av. n.è., à la suite de la refondation géloenne. Dans la nécropole de Passo Marinaro, utilisée à partir de cette période, pour 1644 sépultures fouillées, 34 ont livré des sarcophages de terre-cuite (ORSI 1904 et LANZA 1990, p. 185), c'est-à-dire 2,06 % du total, tandis que les sarcophages de pierre ne représentent que 0,1 % du total. On a longtemps pensé que les sarcophages étaient importés par voie maritime depuis Géla, car le mobilier domestique, la coroplathie, l'onomastique et la numismatique attestent l'apport massif et diversifié des Géloens à la Camarine de l'époque (ORSI 1904, col. 185 et 937 ; BONANNO 1998, p. 245-246). L'analyse de l'argile qui a servi à fabriquer lesdits sarcophages a désormais prouvé qu'ils étaient en réalité produits et commercialisés localement, peut-être avec l'aide d'artisans géloens installés à Camarine (BONANNO 1998, p. 15-16 et p. 246). La mise en place d'au moins une structure de production de ce type, dans une cité qui n'était pas

parmi les plus riches ni les plus puissantes, montrerait l'importance de ces objets à l'échelle de toute la communauté et pas seulement pour une élite restreinte.

- 38 Cependant, dans la nécropole de Passo Marinaro, la majorité des sépultures fouillées sont des tombes de tuiles disposées *alla cappuccina*, puisqu'elles représentent de 52 % à 70 % des inhumations selon les secteurs (LANZA 1990, p. 185 et SALIBRA 2003, p. 56)¹¹. Les différents types de « caisses » constituées d'éléments de pierre ou de terre cuite représentent 2 % des inhumations de la zone la plus anciennement fouillée, et 14 % du secteur fouillé en 1972-1973 ; la différence entre ces deux valeurs est certainement liée au fait que cette dernière zone a été utilisée entre la fin du IV^e et les débuts du III^e siècle av. n.è., au moment où ce type de sépulture devient prédominant (SALIBRA 2003, p. 57). Alors que les sépultures en fosse représentaient 56,7 % du total dans la nécropole archaïque de Rifriscolaro, elles comptent pour 15 % des inhumations à Passo Marinaro.
- 39 Il nous semble qu'on peut distinguer là une tendance à monumentaliser les sépultures qui n'emploient pas de sarcophage et ce, même pour les plus modestes, où sont utilisées des alternatives plus simples et/ou supposément moins coûteuses que les sarcophages proprement dits. Himère offre un exemple bien documenté de ce phénomène.

L'exemple d'Himère

- 40 Selon Thucydide (VI, 5, 1) et Diodore (XIII, 62, 4), Himère fut fondée en 648 av. n. è. par des Zancléens puis repeuplée en 476 av. n.è. par Théron d'Agrigente. Cet épisode aurait donné lieu à des déplacements d'artisans agrigentins, voire à des transferts d'ateliers entiers ; il expliquerait donc l'usage des sarcophages de terre cuite constaté à Himère à partir du V^e siècle av. n. è. Le nombre de sarcophages lithiques retrouvés pour cette même époque est très réduit. Les réceptacles funéraires, tout comme le mobilier, apparaissent très simples, à l'image de la modestie du niveau de vie de la cité à cette époque. Toutefois, leur similitude avec les exemplaires de Géla, de Camarine et de l'arrière-pays géloen est explicite. Ce sont plus de 9000 tombes qui y ont été fouillées, dont 2000 environ ont été publiées en détail et qui représentent une gamme de rituels funéraires courants dans le monde grec. Pourtant, on peut relever dans cet ensemble certaines particularités.
- 41 C'est à partir du VI^e siècle av. n.è. que l'on trouve à Himère un type de sépulture alors très rare en Sicile : les « caisses » en briques crues, dont les parois internes étaient parfois crépies. De plus, à partir de la fin de ce VI^e siècle av. n.è., se développe l'usage de tombes dites *a solenes*, c'est-à-dire avec une caisse de terre cuite dotée d'un couvercle (ADRIANI *et al.* 1970, p. 331 et n. 61 ; SPATAFORA et VASSALLO 2010, p. 69, fig. 9). Les tombes *a cappuccina* apparaissent à la même époque et deviennent très communes au cours du V^e siècle av. n.è., tant pour les inhumations que pour les crémations. Le recours à ces dernières est limité à 10 % des sépultures dans l'ensemble des nécropoles d'Himère, ce qui correspond à une donnée générale en Sicile¹². Cependant, la situation apparaît contrastée dans certaines zones utilisées au cours du V^e siècle av. n.è. Dans le secteur fouillé en 1963, on dénombre 15 inhumations, toutes *a solenes* ou *a cappuccina*, et aucune crémation ; en revanche 12 des 23 tombes découvertes en 1971 dans un autre secteur de cette nécropole orientale utilisent la crémation (ALLEGRO 1976, p. 599-619 et n. 11). Elle est alors pratiquée *in situ*, dans des fosses rectangulaires taillées dans le sol ; or, dans 9 des 12 cas, les restes – cendres et ossements – déposés sur le fond sont protégés par une couverture *a cappuccina*, ou par des couvercles, entiers ou fragmentaires, de sarcophages de terre cuite. Ces

éléments de couverture peuvent être à double versant et de section triangulaire, ou bien légèrement bombés, ou encore du type *a baule* – de section semi-circulaire. Cette pratique de la crémation primaire est une nouveauté absolue pour Himère, où elle concerne la majorité des cas d'incinération (SPATAFORA et VASSALLO 2010, p. 68) ; elle reste par ailleurs très peu diffusée pendant le V^e siècle av. n.è. dans les nécropoles de Sicile et de Grande-Grèce. À Camarine, où cette pratique concernait presque 9 % des adultes à l'époque archaïque (PELAGATTI *et al.* 2006, p. 61), Paolo ORSI n'a relevé dans la nécropole classique de Passo Marinaro que 7 cas, dont un seul présente une structure « en caisse » et couverte (LANZA 1990, p. 185) ; d'autres cas enfin sont attestés pour le IV^e siècle av. n.è à Géla et à Locres (ALLEGRO 1976, p. 600), mais sans élément de couverture.

- 42 Alors que les ensembles funéraires de l'époque des fondations des *apoikiai* sont marqués par une grande variété des types de tombes, il nous semble qu'entre la fin du VI^e siècle av. n.è. et le IV^e siècle av. n.è., se développe un modèle de sépulture que l'on pourrait appeler « en réceptacle », voire « en pseudo-sarcophage »¹³. L'usage des sarcophages *stricto sensu* n'est pas le même à travers toute la Sicile et connaît des fluctuations propres à chaque cité. La nouveauté consiste dans la diffusion de l'assemblage d'une gamme d'éléments relativement limitée et répétitive – puisqu'on retrouve d'une cité à l'autre un usage similaire des tuiles plates, des tuiles incurvées et des couvercles de terre cuite – non seulement pour protéger la sépulture, comme c'était le cas dès l'époque géométrique au moyen de fragments d'objets divers, mais cette fois pour constituer un réceptacle qui entoure les restes du défunt selon une forme et un volume comparables à chaque fois. Même dans le cas d'une pratique minoritaire – et donc potentiellement distinctive – comme la crémation primaire, la sépulture « en réceptacle » devient un élément à intégrer, y compris grâce à des versions alternatives au type qui associe une caisse et un couvercle. Le développement d'un tel modèle et de ses variantes plus ou moins travaillées n'estompe pas toute distinction sociale, que le degré de sophistication du « pseudo-sarcophage », ou encore le regroupement des sépultures en ensembles distincts, permettent au contraire de marquer – et c'est peut-être ainsi qu'il faut expliquer les différences constatées entre les secteurs de la nécropole orientale d'Himère fouillés en 1963-65 et en 1971. Toujours est-il qu'un tel modèle pourrait attester une relative homogénéisation des pratiques et contribuerait à ajouter un trait au profil culturel de la cité considérée.
- 43 De même que l'adoption, pour la sépulture d'un individu, de tel ou tel type de réceptacle funéraire plutôt que de tel autre relève d'un choix, guidé par des critères sociaux ou encore politiques – dans le cas des lois somptuaires par exemple –, de même le glissement de l'usage du sarcophage monolithique au sarcophage de terre cuite et surtout, la généralisation de son usage dans le cas de certaines cités, ne nous semble pas être explicable par des préoccupations d'ordre simplement fonctionnel. À la fin de la période archaïque, les *apoikiai* sont bien implantées et globalement florissantes. L'interaction avec les autres communautés, un jeu d'identification et de distinction par rapport à celles-ci, ont pu se surajouter à une fonction de distinction sociale dévolue au sarcophage, pour déterminer, tout autant voire plus que le manque de pierre de taille, l'adaptation et finalement la réappropriation du modèle du sarcophage à travers d'autres types de réceptacles.

- 44 Enfin, l'adoption par plusieurs cités de formes alternatives au sarcophage nous paraît participer, au tournant des VI^e-V^e siècles av. n.è., à la construction d'un profil culturel commun aux *apoikiai* de Sicile ; cet ensemble de traits permet à chacun, au-delà des variantes ponctuelles, de reconnaître ses semblables à leurs pratiques similaires et de se distinguer des autres, c'est-à-dire de définir une identité collective¹⁴.

BIBLIOGRAPHIE

- ADRIANI A., BONACASA N., DI STEFANO C. A. *et al.* (1970), *Himera, I : Campagna di scavo 1963-1965, Ist. di Archeol. Univ. di Palermo*, Rome.
- ALBANESE PROCELLI R. M. (1997), « Le etnie dell' età del ferro e le prime fondazioni coloniali » dans Tusa S. éd., *Prima Sicilia*, Palerme, p. 510-520.
- ALBANESE PROCELLI R. M. (2000), « Necropoli e società coloniali. Pratiche funerarie 'aristocratiche' a Siracusa in età arcaica » dans Berlingo I. *et al.* éd., *Damarato. Studi di antichità classica offerti a P. Pelagatti*, Milan, p. 32-39.
- ALBANESE PROCELLI R. M. (2003), *Sicani, Siculi, Elimi : forme de identità, modi di contatto e processi di trasformazione*, Rome.
- ALLEGRO N. éd. (1976), *Himera II : Campagne di scavo 1966-1973*, Rome.
- AMPOLO C. (1984), « Il lusso funerario e la città arcaica », *AION(archeol)* 6, p. 71-102.
- BONANNO C. (1998), *I sarcofagi fittili della Sicilia, Studia Archaeologica*, Rome.
- BONNABEL L. (1996), « Au-delà du squelette, le cadavre : Quelques remarques d'ordre taphonomique utilisées pour la reconnaissance des enveloppes souples » dans Bonnabel L. et Carré F. éd., *Rencontre autour du linceul. Bulletin de liaison du GAAFIF (numéro spécial)*, p. 31-34.
- BRUGNONE A. (1992), « Le leggi suntuarie di Siracusa » , *La Parola del passato* 47, p. 5-24.
- CARDETE DEL OLMO M. C. (2010), « De griegos a siciliotas. la dimensiòn etnica del Congreso de Gela » , *ASAA LXXXVI*, serie III, 8, p. 153-169.
- CÉBEILLAC-GERVASONI M. (1975), « Les nécropoles de Megara Hyblaea » , *Kokalos* XXI, p. 3-36.
- CÉBEILLAC-GERVASONI M. (1978), « Une étude systématique sur les nécropoles de Megara Hyblaea. L'exemple d'une partie de la nécropole méridionale » , *Kokalos* XXII-XXIII, p. 587-597.
- CONSOLO LANGHER S. N. (1997), *Un imperialismo tra democrazia e tirannide. Siracusa nei secoli V e IV a.C., Supplementi a « Kokalos »*, Palermo.
- COSTANTINI L. (1983), « Analisi paleoetnobotaniche nel comprensorio di Camarina » , *Bollettino d'arte del Ministero per i beni culturali e ambientali* 68, p. 49-56.
- DAREMBERG C. et SAGLIO E. (1896), *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Paris.
- DELAMARD J. et MARIAUD O. (2007), « Le silence des tombes ? Masculin et féminin en Grèce géométrique et archaïque d'après la documentation archéologique funéraire » dans Ernoul N. et Sebillotte Cuchet V. éd., *Problèmes du genre en Grèce ancienne*, Paris.

- DUPLOUY A. (2006), *Le prestige des élites : recherches sur les modes de reconnaissance sociale en Grèce entre les X^e et V^e siècles avant J.-C.*, Histoire, Paris.
- FRÖHLICH P. (2005), Compte-rendu de : « A.-V. Schwyer, Les Lyciens et la mort, Istanbul, 2002 », *Topoi* 12-13, p. 711-742.
- FROLOV E. D. (1995), « Gamoroi et Killyrioi : analyse de la structure sociale et de la lutte sociale dans la Syracuse archaïque » dans Mactoux M.-M. et Geny E. éd., *Esclavage et dépendance dans l'historiographie soviétique récente*, p. 73-91.
- GHEZZI V. (2002), « Una svolta politica a Siracusa: l'iscrizione del tempio di Apollo e le leggi suntuarie », *Acme* 55, p. 115-124.
- GIANGIULIO M. (2010), « Deconstructing Ethnicities: Multiple identities in Archaic and Classical Sicily », *Babesch*, p. 13-25.
- GINOUVÈS R. (1962), *Balaneutikè. Recherches sur le bain dans l'antiquité grecque*, Paris.
- GRAS M., TRÉZINY H. et BROISE H. (2004), *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, Suppléments*, Rome.
- HÄGG R. et SIEURIN F. (1982), « On the origin of the wooden coffin in the Late Bronze Age Greece », *ABSA* 77, p. 177-186.
- HODOS T. (2000), « Wine wares in protohistoric Eastern Sicily » dans Smith C. et Serrati J. éd., *Sicily from Aeneas to Augustus: new approaches in Archaeology and History*, Edimbourg, p. 41-55.
- LANZA M.T. (1990), *P. Orsi. La necropoli di Passo Marinaro a Camarina. Campagne di scavo 1904-1909, Monumenti Antichi. Serie Miscellanea*, Rome.
- LEIGHTON R. (1999), *Sicily before History. An Archaeological Survey from the Palaeolithic to the Iron Age*, London.
- LURAGHI N. (1994), *Tirramidi arcaiche in Sicilia e Magna Grecia, da panezio di Leontini alla caduta dei Dinomenidi*, Florence.
- LURAGHI N. (1998), « Crollo della democrazia o sollevazione anti-oligarchica? Siracusa e Rodi in Aristotele, Politica 5, 1302 b 25-33 », *Hermes* 126, p. 117.
- LYONS C. (1996), *Morgantina Studies V: The Archaic Cemeteries*, Princeton.
- LYONS C. L. et PAPADOPOULOS J. K. (2002) éd., *The Archaeology of Colonialism, Issues & Debates* (9), Los Angeles.
- MARIAUD O. (2007), *Necroionia*, Thèse de l'université, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, Bordeaux.
- ORSI P. (1893), « Siracusa. Relazione sugli scavi eseguiti nella necropoli del Fusco nel dicembre 1892 e gennaio 1893 », *NSA ser. V*, p. 445-486.
- ORSI P. (1895), « Siracusa. Gli scavi nella necropoli del Fusco a Siracusa nel giugno, novembre e dicembre del 1893 », *NSA ser. V*, p. 109-192.
- ORSI P. (1904), « Camarina. Campagne archeologiche del 1899 e 1903 », *Monumenti Antichi XIV*, p. 757-956.
- ORSI P. (1906), *Gela. Scavi del 1900-1905, MAL XVII, §XIV*.
- ORSI P. (1915), « Siracusa. Nuove scoperte nella necropoli del Fusco », *NSA*, p. 181-185.

- PELAGATTI P., DI STEFANO G. et DE LACHENAL L. éd. (2006), *Camarina. 2 600 anni dopo la fondazione. Nuovi studi sulla città e sul territorio. Atti del convegno internazionale, Ragusa, 7 dicembre 2002/7-9 aprile 2003*, Roma.
- PÉRÉ-NOGUÈS S. (2008), « Recherches autour des « marqueurs funéraires » à travers l'exemple de quelques sépultures féminines de la nécropole du Fusco (Syracuse) », *Pallas* 76, p. 151.
- PFÄFF C. A. (2007), « Geometric Graves in the Panayia Field at Corinth », *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens* 76, p. 443-537.
- PRESTON L. (1999), « Mortuary practices and the negotiation of social identities at LM II Knossos », *ABSA* 94, p. 131-143.
- RENFREW C. et CHERRY J. F. (1986) éd., *Peer Polity Interaction and Sociopolitical Change*, Cambridge.
- ROBU A. (2006), « Chronique mégarienne. À propos d'un livre récent portant sur les colonies mégariennes de Sicile », *Antiquité Classique* 75, p. 205-212.
- SALIBRA R. (2003), « La necropoli di Passo Marinaro a Camarina nuove acquisizioni dalla campagna di scavo 1972-1973 », *Kokalos* 45, p. 41-111.
- SHEPHERD G. (1995), « The pride of Most Colonials: Burial and Religion in the Sicilian Colonies » dans Fischer-Hansen T. éd., *Ancient Sicily*, Copenhague, p. 51-82.
- SHEPHERD G. (2005), « Dead Men Tell No Tales: Ethnic Diversity in Sicilian Colonies and the Evidence of the Cemeteries », *Oxford Journal of Archaeology* 24, p. 115-136.
- SHEPHERD G. (à paraître), *Death and Religion in Archaic Sicily*, Cambridge.
- SNODGRASS A. (1971), *The Dark Age of Greece. An Archaeological Survey from the eleventh to the eighth centuries B.C.*, Edimbourg.
- SPATAFORA F. et VASSALLO S. éd. (2006), *Des Grecs en Sicile. Grecs et indigènes en Sicile occidentale d'après les fouilles archéologiques*, Palerme.
- SPATAFORA F. et VASSALLO S. éd. (2010), *L'ultima città. Rituali e spazi funerari nella Sicilia nord-occidentale di età arcaica e classica*, Palerme.
- TIGANO G. éd. (2009), *Mylai II. Scavi e ricerche nell' area urbana (1996-2005)*, (1), Messine.
- TRÉZINY H. éd. (2010), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire : actes des rencontres du programme européen Ramses², 2006-2008*, Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine (3), Paris/Aix-en-Provence.
- VASSALLO S. (2006), « Himère. La colonie grecque et le monde indigène », dans Spatafora F. et Vassallo S. éd., *Des Grecs en Sicile*, Palerme, p. 37-43.
- VAULINA M. et WASOWICZ A. (1974), *Bois grecs et romains de l'Ermitage*, Wrocław.
- WASOWICZ A. (1980), « Tombes de Paestum et sarcophages grecs » dans Fontana M. J. et al. éd., *ΦΙΛΙΑΣ ΞΑΡΙΑΝ. Miscellanea di studi classici in onore di Eugenio Manni, I-VI (VI)*, Rome, p. 2199-2207.

NOTES

1. Cette définition ne préjuge pas de la variété des usages qui peut être fait de ces réceptacles : Rosa Maria ALBANESE PROCELLI (2000, p. 35, n. 14) rappelle que des urnes cinéraires pouvaient être déposées dans des sarcophages.

2. Les tombes 301 (ORSI 1904, col. 834-835, fig 45 et col. 938), 300 et 315 (SALIBRA 2003, p. 58, n. 65) de la nécropole classique de Passo Marinaro utilisent des cuves de terre cuite de petite dimension, parfois superposées.
3. Lola BONNABEL (1996, p. 31-34) a souligné la diversité des contenants utilisés en contexte funéraire et les difficultés posées par leur identification archéologique.
3. Les travaux les plus récents sont dus à Nino LURAGHI (1994, p. 286-287 et 1998) et Sebastiana N. CONSOLO LANGHER (1997), particulièrement p. 4-5 pour la bibliographie.
4. La question a été traitée de manière générale pour l'époque archaïque (AMPOLO 1984, en particulier p. 74-76, p.79-80, p. 94-95) et plus spécifiquement pour Syracuse (BRUGNONE 1992, GHEZZI 2002).
5. Nous tenons à remercier l'auteure, qui nous a donné accès à son texte avant la publication de celui-ci ; la pagination indiquée est donc provisoire et ne concerne que le chapitre de l'ouvrage à paraître qui traite des sarcophages.
6. C'est pourtant ce qu'avançaient, à la suite de Paolo ORSI (1904 col. 934), Nunzio ALLEGRO (1976, p. 600, n. 16) et encore récemment Carmela BONANNO (1998 p. 17 et p. 243).
7. À propos de l'interprétation des rituels funéraires en termes sociaux et non plus ethniques, voir l'article de Laura PRESTON (1999). En ce qui concerne les problèmes méthodologiques posés par l'identification de marqueurs archéologiques des distinctions sociales, nous nous permettons de renvoyer aux articles de Julie DELAMARD et Olivier MARIAUD (2007) et de Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (2008).
8. ALLEGRO (1976, p. 599 et n. 13), BONANNO (1998, p. 41-44, p. 212-214, p. 241-247).
9. Parmi une très vaste bibliographie citons, pour les publications les plus récentes, l'ouvrage de Claire L. LYONS et John K. PAPADOPOULOS (2002) qui aborde le sujet du « modèle helléniste » dans l'historiographie et l'archéologie de la Méditerranée ; à propos des relations entre Grecs et non-Grecs, voir les ouvrages dirigés par Francesca SPATAFORA et Stefano VASSALLO (2006) et Henri TRÉZINY (2010). Le récent article de Maurizio GIANGIULIO (2010) offre un exemple récent de renouvellement du regard porté sur la culture matérielle des Grecs d'Occident.
10. HODOS (2000, p. 41) ; plus généralement, voir l'ouvrage de Rosa-Maria ALBANESE PROCELLI (2003).
11. Les proportions indiquées pour chaque type de sépulture sont similaires à celles des secteurs qui ont été fouillés en 1899 et 1903 par Paolo ORSI (1904, col. 934), puis en 1966 et en 1972-1973 par Paola PELAGATTI (SALIBRA 2003, p. 47, n. 21-23 et p. 56-57).
12. SPATAFORA et VASSALLO (2010, p. 68). La relative rareté des incinérations en Sicile était déjà soulignée par Paolo ORSI (1904), col. 928. Les fouilles les plus récentes dans la nécropole archaïque de Rifriscolaro à Camarine indiquent un taux similaire de 9% d'adultes incinérés (PELAGATTI *et al.* 2006, p. 61, fig. 22). La proportion d'incinérations est également de 10% à 14% dans la nécropole classique de Passo Marinaro (LANZA 1990, p. 185 et SALIBRA 2003, p. 55).
13. Les récentes fouilles du secteur de la via Cianfro à Mylai ont permis à Piero COPPOLINO (TIGANO 2009, p. 233-234) de souligner, certes pour un échantillon limité à 10 cas, la prévalence des sépultures « en fosse protégée », c'est-à-dire aménagée au moyen d'éléments de céramique et ce pour la période des III^e-I^{er} siècles av. n.è.
14. À propos de la formulation littéraire et politique d'une identité collective à travers l'usage du terme « siciliote », voir le très récent article de María Cruz CARDETE DEL OLMO (2010).

RÉSUMÉS

La Sicile, carrefour méditerranéen, apparaît comme un terrain propice à l'étude des interactions culturelles. L'étude des sarcophages de certaines cités grecques permet d'aborder les dynamiques d'échange mais aussi de distinction, voire de compétition entre différents acteurs. Articulant des enjeux symboliques, sociaux et politiques, l'inhumation en sarcophage laisse percevoir la façon dont certains individus ont pu affirmer leur statut à l'intérieur de chaque communauté, selon des codes qui s'inséraient par ailleurs dans le cadre plus large de l'émulation entre cités. Les sarcophages fournissent ainsi le marqueur de pratiques de distinction qui obéissent à des logiques moins ethniques que sociales, tout en demeurant éloquentes en termes identitaires. Dans cette perspective, c'est le contraste avec les métropoles de Grèce propre qui doit être alors souligné, ainsi qu'un jeu complexe d'échos et de différences sur la scène proprement sicilienne. N'est-ce pas là l'indice, dès la fin de l'époque archaïque, de l'émergence d'une identité culturelle bientôt « sicéliote » ?

A Mediterranean crossroads, Sicily provides a suitable ground for studying intercultural relationship. The study of archaic sarcophagi found in some of the Greek city-states' cemeteries sheds light on exchange, distinction as well as competition between various agents. Inhumation in sarcophagi involves symbolic, social and political issues. Therefore, it gives an insight on how individuals displayed their status within each community as well as it reflects poleis competition on a broader scale. Sarcophagi thus account for indicators of social distinction rather than ethnic markers, while remaining meaningful regarding issues of identity. The contrasting situation of Mainland Greece further enlightens this issue, as does an intricate set of similarities and differences in the specific context of Sicily. Does it allow for speaking of the emergence of a proper "siceliot" cultural identity, as early as the Late Archaic Times?

INDEX

Mots-clés : archéologie funéraire, identité, ethnicité, hellénicité, Grèce ancienne, Sicile, époque archaïque, apoikiai, distinction, sarcophage, tombe a cappuccina, tombe à fosse

Keywords : archaeology, burial, identity, ethnicity, hellenicity, Ancient Greece, Sicily, Archaic period, colony, sarcophagus, a cappuccino grave, fossa grave

AUTEUR

JULIE DELAMARD

École française de Rome, ANHIMA - UMR 8210